Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 5

Artikel: Les noix
Autor: Margot, Ch.-Gab.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199207

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sans nous causer le moindre ennui. Ses propos, qui roulaient sur les endroits que nous traversions, sur l'aspect des paysages, sur l'état des cultures, ne trahissaient nullement un cerveau désorganisé : et même, quand nous entrâmes dans le cabinet du directeur de Préfargier, c'est, ma parole, ce diable de Siméon qui de nous trois avait l'air le plus calme, le plus à son aise. Je l'avais pris à l'écart, tandis que Jérôme, à voix basse, exposait le cas à l'aliéniste. Mais ses chuchotements donnèrent l'éveil à notre malade. Tout d'un coup, il se sépara de moi et s'avançant vers le directeur :

— Vous accorderez aux paroles de notre pauvre cher ami — et il jetait un regard de douce commisération sur Jérôme — la créance qu'elles méritent. Il est inutile que j'en dise davantage, n'est-ce pas, docteur ?

Siméon avait l'air absolument maître de lui, si bien que le directeur se mit à considérer Jérôme un peu plus attentivement. Et celui-ci de protester contre les insinuations du fou.

— Bien, bien ! mon ami, dit l'aliéniste, ne vous fâchez pas, nous ne vous ferons pas de mal.

Et Jérôme de répartir avec toujours plus de vivacité :

— Mais, encore une fois, ce n'est pas moi qui suis le malade !

Le directeur : « Je le sais, mon brave, je le sais ; ne vous agitez donc pas ainsi. »

Jérôme. « Ah ça ? finissons-en ; le fou, le voici. » Et il montrait Siméon.

Siméon : « Si vous disiez vrai, pourquoi m'aurait-on équipé et armé pour vous amener ici ? »

— Nom d'une pipe ! me crie alors Jérôme, est-ce que tu vas bientôt te décider à me tirer de là, au lieu de te tordre dans ton coin ?

Le fait est qu'en voyant le tour imprévu que prenaient les choses, j'avais été secoué d'un fou-rire irrésistible. J'allais parler, lorsque ce satané Siméon me coupe le sifflet en jetant au directeur ces mots : « Encore un qui s'illusionne sur son état et qui a un impérieux besoin de vos bons soins, docteur ! »

Cette fois, c'est sur moi que se porte le regard perçant de l'aliéniste. Je le sentais qui me fouillait la cervelle ; mais, moins impressionnable que Jérôme, je ne me troublai pas, fort heureusement, et, tandis qu'un gardien retenait Siméon, qui voulait m'empêcher de parler, je tendis au directeur les papiers concernant notre malheureux combourgeois. Il ne tarda pas à revenir de sa méprise et nous congédia avec quelques paroles d'excuses. Cependant, nous ne respirâmes librement qu'après avoir repris le bateau à Neuchâtel. Il nous semblait toujours voir ses yeux peu rassurants fixés sur nous.

— Nom d'une pipe ! disait Jérôme, j'ai froid dans le dos en pensant que si tu avais perdu les papiers, c'est nous deux qu'on internait à Préfargier et Siméon qui en rapportait la nouvelle au village !

V. F.

On ne pào pas tot savâi.

Se cllião fennès d'avocats, dè dzudzo, dè menistres et autro dzeins hiaut plliaci sont bin mè éduquâies què lè noutro, se le sâvont djuï dâo clavecin, talematsi ein allemand, tutchematsi ein anglais et mimameint ein étalien, le sont bin soveint bitès coumeint la louna et noutrès fennès, à no z'autro, porriont lâo z'ein reveindrè po bin dâi z'affères que y'a. Et cein vint dè cein que cllião pernettès dè monsus dè vela ne compreignont pas pipetta à noutron bon vilho dévezâ, don lo patois.

Allâ-vai démandâ à la fenna à ne n'avocat cein que l'est que dào tsergosset ? démandâ l'âi vai assebin se l'âmè lè matafans âobin se le preférè on bon bertou âobin on bocon dè crescein ?

Quand l'ourâ clliâo mots, le va vo vouaiti avoué dâi ge gros coumeint on cadran dè relodzo et vo derâ que ne sâ pas cein que l'est, que n'a jamé oïu on baragouin dinse et à la fin dâi fins vo preindra po 'na bite se vo ne l'âi ditès pas que dâo tsergosset l'est dè la sâocesse à grelhi qu'a mitenâ dein 'na papetta fêtè avoué dâi tsatagnès ; que, dào matafan, l'est dâo san d'anglais dè Payerne qu'on a fé couaire dèin la pèla avoué dào buro frais et dâi tsapllions dè pommes à bougnets, qu'on bertou l'est on bocon dè pan bin eimbardouffâ dè fremâdzo bon gras qu'on a fé fondre dévant la cllianma dâo fohy et que dè la crescein, l'est tot bounameint dâo tailli qu'on ein fâ à la drâtse, âi grâobons et mimameint rein qu'avoué dè la farna, tota pelietta, coumeint dâo pan.

Lè z'autro iadzo, quand on fasâi boutséri, âobin qu'on tiâvè on vé âo on tsevri, l'ètâi prâo la moûda d'allâ portâ oquiè dè cllia vicaillo à monsu lo menistre et, prâo soveint, lo régent, se l'ètâi mariâ et que l'aussè dè la marmaille, n'ètâi pas âoblliâ non pllie : tsacon avâi son drai ; mâ ora, sein a passâ dè moûda et on dit : tsacon por sé et que lo bon Dieu no z'aidhiâi trè ti !

Djan dè la résse avâi 'na fâla qu'avâi on prevesin et que piattâvè tant quand l'ariâvè que l'ètâi 'na misère : assebin s'ètâi décidâ dè la tiâ.

Quand lo boutsi eût déchicotâ la bite et que l'uront portâ cllia tsai à l'hotò, la fenna âo Djan, la Nanette, einvouyè la bouéba ein portâ on pecheint quartai à monsu lo menistre.

La bouéba s'ein va don avoué on panai senailli à la tiura et l'est la dama que vint l'âi repondre :

— Bondzo, madama la menistre, se l'âi fâ, noutra mère m'einvouyè vo portâ on bocon dè noutra coterla [1] que n'ein tiâ stu matin !

La menistre la bin remacha et l'âi dit adon :

— Mais, dis-moi, ma petite, qu'est-ce que c'est qu'une coterle ?

La bouéba, quand loût cein, sè met à pouffâ dè rire, arrapè lo panai dâi mans dè la menistre et refot lo camp ein recaffeint qu'on dianstre tantqu'à l'hotò !

— Que dào diablio as-tou don à tè crévâ dè rire dinse, l'âi fâ la mère ein arreveint.

— Oh ! la ! la ! hi ! hi ! hi ! fasâi la bouéba, na ! na ! na ! n'arè jamé cru madama la menistre asse bite ! hi ! hi ! hi ! Onna dama coumeint li que sâ l'anglais et l'allemand, que djuïe mimameint dè la guintare, fiâ tè, mère, que ne sâ papi cein que l'est què 'na coterla ! hi ! hi ! hi !

* *

Les noix [2].

Un grand feu clair flambe dans la cheminée de la vaste cuisine. La flamme danse, folâtre, avec un rouron qui fait dire à chacun : « Tout de même, on est bien chez nous ! » Et, de fait, il fait bon chez soi par cette soirée d'hiver toute givrée. La bise, une bise âpre, heurte aux angles de la maison avec rage, s'engouffre dans la grange avec des gémissements sans fin, geint dans la cheminée et fait dire là-haut, à la girouette du toit : j'ai froid... j'ai froid... j'ai froid... avec une régularité de pendule... Brrr ! et chacun se serre plus étroitement autour de la grande table où la famille est réunie. La lampe, suspendue à une solive, éclaire les visages, tandis que dans les angles de la cuisine, la flamme du foyer projette des clartés vacillantes, qui courent de ci, de là, jouant à cache-cache.

Le feu pétille, cependant qu'au dehors mugit l'âpre bise de décembre.

— Entendez-vous cette satanée ?... dit une voix.

— Par ce temps, il fait bon chez soi, pas vrai, les enfants ? fait le grand-père en rallumant sa pipe à la flamme de l'âtre.

Et tous sentent le même frisson d'aise leur parcourir le corps.

Au dehors, l'hiver fait rage, secouant les portes qui craquent, pliant les grands sapins cramponnés aux rocs. Au dedans, le feu brille, joyeux et clair, et la flamme se reflète dans le regard de toutes ces bonnes gens qui devisent autour de la table... Ah ! qu'il fait bon, chez soi !

II

On casse les noix, ce soir. Et tous se sont réunis chez « les vieux », car c'est une bonne « partie » que ces « cassées de noix » et on n'a garde d'y manquer. Dans son grand fauteuil, l'aïeule tricote, le dos arrondi, sa petite tête sèche enfouie dans un grand bonnet noir à dentelles. La bouche édentée se rapproche de son menton, laissant croire qu'elle se mord constamment les lèvres. Les yeux, petits et gris, aux paupières ridées, regardent droit devant eux, sous la table, car les épaules se sont alourdies et la tête s'incline.

Le grand-père, lui, attise toujours le feu. Regardez-le !... il « raguille » les bûches qui dégringolent, ramasse du bout de la pince à chenets les braises qui tombent, en tirant de sa pipe de grosses bouffées de fumée sentant bon le merisier. Son visage rasé, penché sur la flamme qui l'illumine, a l'air d'être taillé au couteau dans un morceau de bois dur, tant la clarté de l'âtre fait saillir les os et creuse les joues. De temps à autre, il se retourne vers la table où sont les jeunes, ayant encore le mot vif, à l'occasion, aimant toujours à rire, goguenard malgré ses quatre-vingts ans.

A la table, les noix volent en éclats avec des coups secs. Les plus forts se servent de leurs doigts seulement ou de leurs poings ; les plus jeunes et les femmes frappent les noix avec des marteaux ou des morceaux de bois. Les bras se lèvent, puis retombent, et les débris de coquilles volent, s'éparpillent sur la table, tombent dessous avec un bruit d'averse. La maîtresse de céans passe autour de la table et ramasse les cerneaux qu'elle met dans une corbeille. Et pendant ce temps, la conversation ne languit pas, je vous en réponds ; les langues rivalisent de zèle, les rires partent, sonores ou grêles, rires de vieux, brisés, chevrotants, rires d'hommes sonnant plein, rires de femmes ou d'enfants semblables à des fusées qui éclatent. A ce bruit se mêle celui des noix qu'on verse ou qu'on remue, sautillant sur la table de bois blanc, celui des coquilles qui tombent sur le sol et sur lesquelles on marche, et la bise furibonde secoue les volets clos, passe en glissant le long de la maison avec un bruit de papier qu'on froisse. Près de la porte, le chien grogne dans sa niche, dérangé par les rafales ; dans l'écurie, à côté, on entend un bruit de chaînes. Et bêtes et gens se trouvent bien dans la maison close, alors qu'il gèle au dehors, dans la campagne désolée. Ah ! qu'il fait bon chez soi !...

Bonnes gens ! pensez aux petits oiseaux que l'hiver affame et dont les nids tombent avec les branches brisées !...

III

Ces bonnes soirées en famille font revivre les anciens récits, ceux qu'on redit toujours et dont on ne se lasse jamais. C'est ainsi que se sont conservées les bonnes légendes du temps jadis, si pleines de saveur et qu'on aime à écouter, l'hiver, les pieds sur les chenêts. Autour de la table familiale, chacun dit quelque chose, quoi que ce soit, rappelle un souvenir de sa jeunesse, un trait de valeur d'un membre de la famille depuis longtemps décédé. Ainsi se perpétuent les traditions que le temps et la multiplicité des narrateurs finissent par altérer, mais dont la couleur locale reste la même... De ces causeries intimes, près de l'âtre, en hiver, on fait la genèse de l'histoire des peuples. Ce sont des « on-dit », rien de plus. Quelquefois aussi, hélas ! tout en cassant les noix, on casse du sucre sur la tête de son prochain. Que voulez-vous ?... la nature humaine n'est point parfaite heureusement !

Ce soir-là, il m'en souvient, chacun avait dit « la sienne ». Restait le grand-père qui fumait toujours sa pipe, les jambes au feu, la mèche de son bonnet de coton lui battant l'oreille. Il semblait, depuis un moment, réfléchir, car sa tête avait des hochements significatifs. Sans doute, il cherchait, dans le fouil-

[1] *Coterla*, jeune chèvre qui n'a pas encore fait de chevreau.

[2] Ce conte, extrait de la *Revue helvétique*, fait partie d'un volume que M. Ch.-Gab. Margot va publier sous ce titre bien significatif : *Nos bonnes gens :*

lis de sa mémoire octogénaire, quelque récit plus ou moins inédit; mais sa mémoire se fait bien vieille, il ne voit plus bien clair dans le passé. A la fin, pourtant, son regard s'allume et, se tournant vers la table où la causerie chôme un peu:

— Sais-tu, Fanny, dit-il à sa femme, ce que cette soirée me rappelle?

Et son visage parcheminé s'éclaire d'un sourire pâle, un vrai sourire de vieux.

La petite vieille, qui tricote dans son fauteuil, lève sa tête ridée et regarde son homme.

— Ma foi non! dit-elle de sa voix aigrelette, en mangeant ses lèvres. Je n'ai plus souvenance de rien maintenant. Puis se tournant vers les jeunes: On se fait vieux, que voulez-vous? Les facultés vous abandonnent, petit à petit, puis on s'en va après. Ainsi va la vie!

Mais le petit vieux, lui, se souvient encore, allez!

— Il y a tout juste soixante-cinq ans, dit-il en hochant la tête... soixante-cinq ans... par une soirée pareille à celle-ci. J'étais allé conter fleurette à ma bonne amie que vous voyez là, en train de refaire des pieds à ses bas... Il avait beaucoup neigé et la bise vous aveuglait. On cassait les noix chez mon beau-père... un soir de St-Sylvestre... je vois encore la grande cuisine pleine de monde; Fanny avait mis une robe brune que j'aimais à lui voir et qui lui allait si bien... On avait passablement chanté, un peu trop fait honneur au nouveau et, ma foi, quand je pris congé de mes gens, j'étais légèrement éméché. Fanny, qui avait peur de me voir partir ainsi, par une nuit si noire, voulait à toutes forces me retenir. Mais j'avais ma tête, en ce temps-là, et je n'en voulus démordre... Un bécot à ma bonne et me voilà parti, pataugeant dans la neige, cinglé de ci, cinglé de là, par une bise qui m'envoyait du grésil dans les yeux... Il n'y faisait pas beau! Je ne sais comment ça se fit, je pris un mauvais sentier et allai m'égarer dans la marnière à Jean Nivert. Un peu le nouveau, un peu la bise, les deux ensemble me troublaient les idées, et plus je cherchais, plus je m'égarais. On n'y voyait à dix pas; une nuit noire comme un four... Après avoir erré pendant une bonne demi-heure, à l'aveuglette, les bras en avant, je sens tout à coup le terrain manquer sous mes pas et, patatras, je dégringole... où? je n'en savais rien, en tout cas dans le vide. Au bout d'un instant, je sens des branches me cingler le visage et je reste là, accroché je ne sais où, par je ne sais quoi...

Et je m'endormis. Je dormis si bien que je ne fus réveillé que le lendemain, vers les dix heures du matin, par une troupe de gens qui me cherchaient comme une épingle. Ils finirent par me dénicher. J'avais roulé dans les broussailles qui avaient arrêté ma chute; et je m'aperçus que j'avais dormi tout ce temps suspendu sur le vide, le dévaloir continuant en dessous pendant une dizaine de mètres au moins. Sans le buisson d'épines, j'étais perdu, pas vrai Fanny?... C'est toi qui aurais été débarassée!...

La petite vieille sourit malicieusement derrière ses lunettes.

— Ma foi oui, dit-elle: mais tu ne valais rien, tu ne devais pas te faire mal.

— Et pas une bronchite, après cette nuit à la bise? fait quelqu'un.

— Pas même un rhume, fait le vieux. A cette époque le coffre était solide..

IV

Minuit sonne, les jeunes s'en vont. Dans la cuisine où le feu s'éteint doucement, c'est un va-et-vient de sabots, des salutations, des « bonne nuit! », des embrassades.

La porte ouverte, l'air s'engouffre dans la cuisine et éteint la lampe. Un dernier salut et les jeunes s'en vont dans la bise qui hurle; comme des ombres, ils s'enfoncent dans la nuit noire. On perçoit le bruit de leurs pas sur le chemin durci par le gel, et l'on suit des yeux les oscillations du falot dont la clarté crève la nuit.

La porte bien refermée, les deux petits vieux regagnent leur chambre. Longtemps encore, avant de s'endormir, ils entendront dans leurs petites têtes le bruit des noix qui craquent sous les poings, et le rire des jeunes résonner dans la grande cuisine où le feu s'éteint.

La bise qui gémit au dehors fait dire au mari, en se rencognant sous les couvertures:

— Qu'il fait bon chez soi, pas vrai Fanny?...

— Oui, il fait bon chez soi, répète la petite vieille dont les paupières ridées s'abaissent pour dormir.

Bonne nuit, braves gens! bonne nuit..

CH.-GAB. MARGOT.

En politique, il n'y a pas de justice. — Qui a dit cela? demandions-nous samedi dernier. « Le mot est de Thiers », répond M. le colonel Lambinet, à Marseille, dans une carte qui nous parvient par l'intermédiaire d'un de nos abonnés. « Thiers prononça ces paroles en 1833, lorsqu'il s'opposa à la comparution de la duchesse de Berry devant la chambre des pairs. Il cita en exemple les procès de Charles Ier et de Louis XVI et eut gain de cause. On se souvient que, en 1832, la duchesse tenta de soulever la Vendée contre le gouvernement de Louis-Philippe et en faveur de son fils le duc de Bordeaux (comte de Chambord), héritier légitime de Charles X à la succession au trône. » Les sommités du parti légitimiste, prévoyant un dénouement funeste et ridicule tout à la fois, s'épuisèrent en efforts infructueux pour faire changer de résolution à la princesse, qui se montra inébranlable dans sa folie romanesque. Malgré une proclamation pompeuse, qui débutait par une réminiscence historique: *Ouvrez à la fortune de la France!* les paysans ne s'armèrent point pour le petit-fils de Henri IV; une poignée de braves livra le *Combat du Chêne* et le parti royaliste fut abattu d'un seul coup. En désespoir de cause, la duchesse se réfugia à Nantes, dans une mystérieuse retraite que ses amis lui avaient préparée. Elle y demeura cinq mois, employés par elle à la plus active correspondance. La police désespérait presque de la découvrir, lorsque le secret de son asile fut vendu à M. Thiers (500,000 fr. disent les une, 100,000 disent d'autres) par Simon Deutz. L'infortunée duchesse fut enfermée à Nantes, puis au château de Blaye, où elle fut gardée, entr'autres, par le général Bugeaud. Tout à coup, on apprit que la captive était atteinte de malaises significatifs qui firent soupçonner une grossesse. Des médecins furent envoyés et bientôt il ne resta plus aucun doute. Pressée par sa situation, la princesse finit par avouer qu'elle s'était secrètement remariée en Italie.

Le gouvernement, poursuivant jusqu'au bout sa vengeance, ordonna que l'accouchement eût lieu en présence de témoins, puis renvoya la duchesse, humiliée et brisée, à Palerme, dans sa famille, où elle vécut dès lors dans une profonde retraite.

Passe-temps.

Mettre dans chaque carré un des chiffres, jusqu'à 9, de manière que dans chaque sens (verticalement, horizontalement et en diagonale) la somme des trois carrés égale 15. Aucun chiffre ne doit être répété.

Les réponses sont reçues jusqu'au *jeudi*, **à midi.** Nous rappelons que les abonnés seuls participent au tirage au sort pour la prime.

Recette. — *Chou farci.* Il faut un gros chou, bien pommé et aussi blanc que possible. Enlever les grosses feuilles du dessus, vertes et dures. Enlever le cœur et emplir le vide avec une bonne *farce* ou de la *chair à saucisse*. Ramener les feuilles du chou proprement autour de la farce, de façon à lui donner une forme naturelle de chou pommé; ficeler le chou sans trop le serrer. Mettre le chou farci dans le *pot-au-feu*. Il donnera une saveur délicieuse au bouillon et constituera un excellent *relevé de potage*. Deux ou trois heures de cuisson suffisent.

Boutades.

M **, un Français, causeur autant qu'aimable, est convié à dîner chez un de nos amis, un bon Vaudois, celui là.

— En France, dit M **, souriant aux œillades séductrices d'un pétillant Désaley, en France, nous buvons volontiers notre bouteille à table, mais, entre les repas, nous ne buvons rien.

— Eh bien, fait l'amphitryon, chez nous, dans le canton de Vaud, c'est tout le contraire.

— Ta, ta, ta, interrompt la maîtresse de maison, regardant son mari; pour toi, tu es Français à table et Vaudois entre les repas!

Le père. — Voyons, Léon, te voici en âge de choisir une vocation. Quelles sont tes intentions?

Le fils. — Hum!.... hum!.... je ne sais pas encore... il me faut y réfléchir.

Le père. — Te plairait-il, par exemple, d'être médecin?

Le fils. — Mais, cher père, tu n'y songes pas; moi qui ne puis seulement tuer une mouche!

« Q'est-ce qu'un miracle? » demande l'instituteur à un élève, dans une leçon de religion.

— Un miracle?... j'sais pas, m'sieu.

— Voyons, réfléchis donc un peu. Le soleil, n'est-ce pas, est l'astre du jour?...

— Oui, m'sieu!

— Eh bien, si tu voyais le soleil se lever au milieu de la nuit, que dirais-tu?

— ... Je dirais... je dirais que c'est la lune!

Le pauvre père B... s'abandonne à des excès de boisson qui font le désespoir de sa famille. Un de ses amis veut tenter de le ramener dans la voie de la modération.

— Voyons, Samuel, comment fais-tu de t'ennivrer pareillement? Ne peux-tu donc pas t'arrêter, lorsque tu sens que tu as assez? Regarde les animaux, eux, ils sont plus sages que nous; il ne boivent pas plus qu'il ne faut. Vois-tu jamais les vaches boire de l'eau jusqu'à se rendre malades?

— Mais, mon cher François, moi aussi je sais bien m'arrêter, quand je bois de l'eau.

La maman — Quand grand-papa avait ton âge, mon Jeanjean, il y eut, dans le pays, une grande famine. La viande coûtait deux fois plus que maintenant et le pain presque quatre fois plus.

Jeanjean. — Alors, dis, maman, est-ce pour ça que grand-papa est si maigre?

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Demain, dimanche, à 8 h., *Roger-la-Honte*, grand drame donné plusieurs fois déjà sur notre scène, avec une vogue toujours croissante. En dire plus est inutile; demain soir, la salle sera comble.

Kursaal-Variétés. — En attendant la *Revue lausannoise*, que fait actuellement étudier la Direction et dont on dit merveilles, notre Kursaal tient toujours le drapeau du succès, qu'il a si vaillamment défendu.

Le **4me Concert d'abonnement** aura lieu vendredi prochain, sous la direction de M. Hammer, et avec le bienveillant concours d'un *Chœur de dames*. C'est une innovation qu'attendent avec impatience les fidèles et nombreux auditeurs de notre orchestre.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.